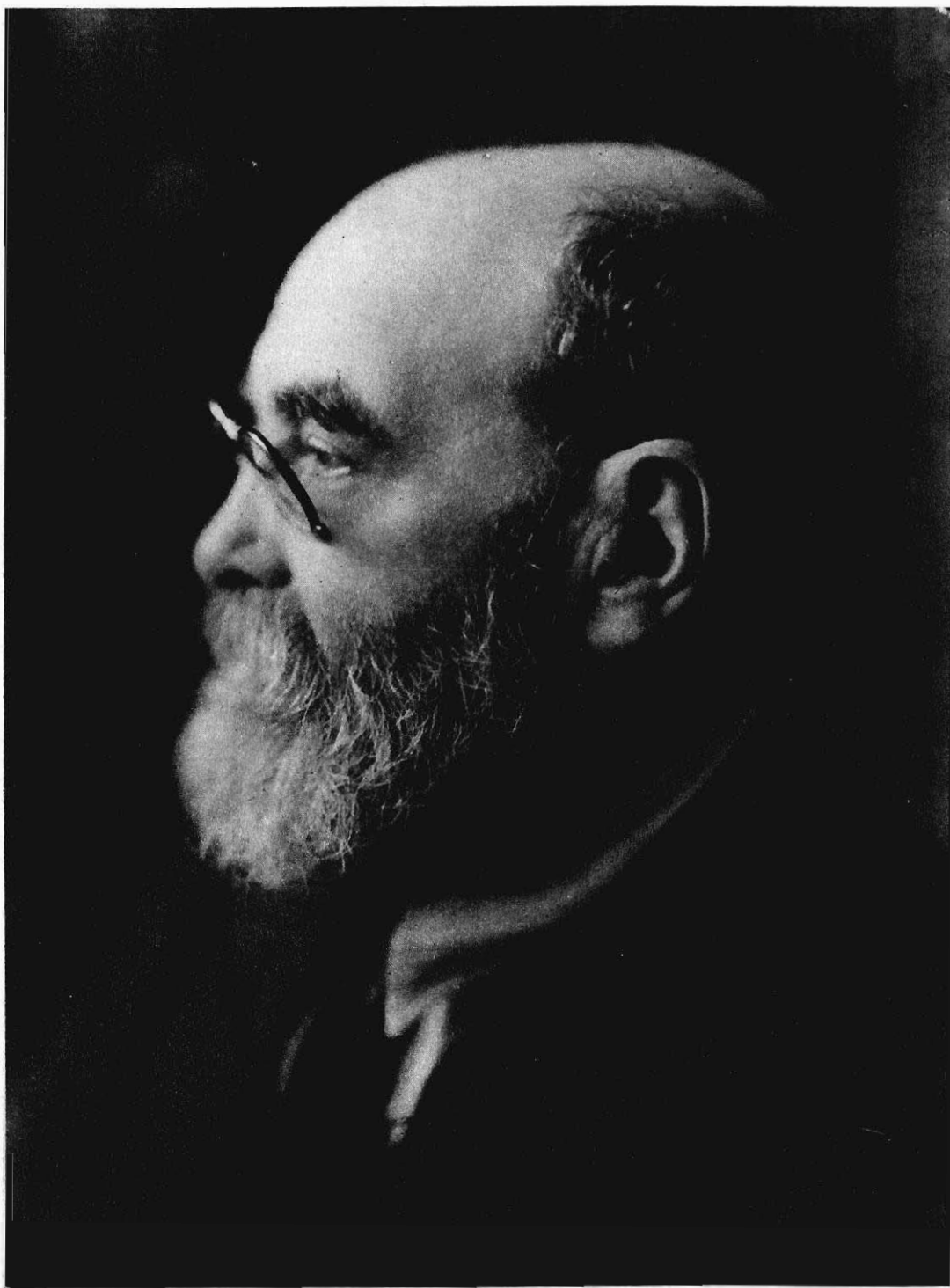


TP 140 ^{6M}

THÉODORE REINACH

(1860-1928)



THÉODORE REINACH

(SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, 3 JUILLET 1860 — PARIS, 28 OCTOBRE 1928)

Depuis la mort prématurée du charmant et subtil Charles Ephrussi en 1905, la *Gazette des Beaux-Arts* a vu trop souvent partir avant le temps les hommes dont l'activité, le dévouement et l'autorité lui étaient le plus utiles. En 1913, ce fut Roger Marx : plus que personne peut-être il avait contribué à préciser et à réaliser le programme qui donne à la *Gazette* sa physionomie propre parmi les revues d'art du monde entier. Programme qui peut se résumer en deux points : pour le passé, respect et admiration se traduisant par des études conduites selon les meilleures méthodes historiques et scientifiques ; pour le présent, sympathie clairvoyante et indépendante qui n'est jamais si heureuse que lorsqu'elle a été la première à signaler un jeune talent. C'est ce programme qu'appliqua ensuite, pendant trop peu d'années, hélas ! avec sa vive et lumineuse intelligence et sa généreuse, sa prodigieuse vitalité, Emile Bertaux, mort au service de la France en 1917. C'est ce programme qu'avec eux d'abord et ensuite avec d'autres excellents collaborateurs, Théodore Reinach a toujours voulu maintenir. C'est parce que le nom de la *Gazette* nous semble indissolublement lié à ce programme que nous espérons que, malgré la perte grave qu'elle vient de faire, la plus ancienne des revues d'art françaises est encore appelée à un long avenir.

Théodore Reinach a été célèbre à dix-sept ans pour des succès scolaires qui étaient sans précédent et que personne n'a renouvelés depuis. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, il avait travaillé à la maison paternelle, où il trouvait le plus utile encouragement dans l'exemple et les conseils de ses frères. Il était en effet « le plus jeune de trois frères laborieux dont le second survit

seul ». C'est ce survivant, M. Salomon Reinach, si douloureusement frappé par un tel deuil, qui parle ainsi, et cette phrase par laquelle il commence la notice consacrée à son cadet dans la revue savante qu'il dirige depuis de si longues années et où écrivit si souvent le frère disparu, nous touche plus dans sa singulière modestie que ne le feraient, sous une autre plume, de pompeux éloges. Oui, ces trois frères furent de grands laborieux. Avec une apparence d'ironie qui masquait à peine un hommage sincère, on a dit qu'ils *savaient tout*, et il s'en fallait de bien peu que ce ne fût strictement vrai. Mais en dépit de leur extraordinaire facilité, s'ils savaient tant de choses, c'est qu'ils s'étaient donné la peine de les apprendre, car il ne leur suffisait pas de ces vues superficielles dont se contentent bien des esprits brillants, même dans les travaux d'érudition. Dès qu'ils se mettaient à étudier une question, ils voulaient d'emblée en savoir autant que celui qui en savait le plus et ils y réussissaient rapidement. Or quelle question ne les a pas attirés à une heure ou à une autre de leur carrière ? Leur curiosité était universelle, comme leurs facultés. Ils sont peut-être par là les seuls de notre temps qui aient eu en eux quelques traits des grands humanistes de la Renaissance, notamment de ces grands érudits qui, chassés de Constantinople par les Turcs, se firent les éducateurs de l'Europe Occidentale en lui apportant le dernier rayonnement de l'antiquité grecque. A tout moment, les Bonnes Lettres furent pour eux la nourriture et le stimulant de leur esprit. Rien ne leur en fit jamais oublier le commerce, pas même la politique qui occupa seulement quelques années de la vie de Théodore et la plus grande partie de celle de Joseph.

L'hellénisme les avait conquis une fois pour toutes sur les bancs du collège. Le premier ouvrage important que publia Salomon, à peine au sortir des écoles, fut un *Traité d'Épigraphie grecque*. Lorsque, pendant la guerre, Joseph voulut signer d'un pseudonyme ses chroniques au jour le jour des événements militaires, ce fut le nom de *Polybe* qu'il choisit. Quant à Théodore, étant encore en rhétorique, il organisait dans la maison de ses parents, avec plusieurs camarades du lycée Condorcet, une représentation en grec de *Philoctète*. Mais il n'était pas moins doué pour les langues modernes. A peu de temps de là (ce fut son premier volume paru en librairie), il faisait imprimer une traduction en vers d'*Hamlet* (1880).

On serait embarrassé de nommer un domaine de la connaissance où il n'ait, à une heure ou à une autre, poussé au moins une pointe. Au concours général, il avait eu tous les prix, aussi bien ceux d'histoire et de géographie que ceux de discours latin ou français, et ceux de mathématiques et de physique comme ceux de grec et de dessin. S'il y avait eu un

prix de musique, Théodore l'aurait eu aussi. Il avait un timbre de voix qu'on n'oubliait pas quand on l'avait une fois entendu, un de ces timbres dont il n'y a pour ainsi dire pas d'exemple qu'ils ne soient le signe d'une aptitude musicale. Il aimait passionnément, en effet, la musique et la connaissait à la fois en théoricien et en exécutant. Je crois que, si on lui avait apporté quelque instrument nouveau et inconnu, il l'aurait pris tout de suite entre ses mains et, sans plus d'hésitation, en aurait joué avec aisance.

Cette précoce notoriété échue à un adolescent pourvu de tant de dons divers, c'est un beau départ dans la vie. C'est aussi un danger, le danger qui guette les enfants prodiges. Combien voit-on de ces hommes qui, après des études brillantes, ne font dans le reste de leurs jours rien de ce que semblaient présager leurs succès de jeunesse ! On dirait qu'un régime de travail trop exigeant a pour jamais forcé, stérilisé leur cerveau. La plupart d'entre nous perdent dans le progrès de leur vie intellectuelle presque autant qu'ils gagnent. La mémoire, cette mystérieuse machine à faire vivre le passé dans le présent, cette bienfaisante approvisionnementneuse de toutes nos facultés, ne fonctionne chez eux qu'avec mille caprices et lacunes. Tantôt elle refuse d'absorber ce qu'on lui apporte, tantôt elle est comme un vase trop plein où une goutte d'eau nouvelle n'entre qu'en chassant une égale quantité de liquide. Notre existence se passe à oublier ce qu'avec tant de peine nous avons appris, quand nous étions jeunes, au lycée ou ailleurs. Bien peu nombreux, même dans la tribu des savants, sont ceux qui, à cinquante ans, seraient capables de passer les examens qui, trente ans plus tôt, leur ont ouvert les portes d'une carrière libérale. Théodore Reinach nous offre l'exemple bien rare d'un homme qui, au temps de son adolescence, montre dans les exercices scolaires une éclatante supériorité sur ses rivaux et qui garde toute sa vie les acquisitions de sa jeunesse studieuse, non sans y ajouter les multiples richesses dont l'expérience et la réflexion couronnent la maturité d'un esprit de bonne trempe.

Pourquoi ce triomphateur dix-huit fois lauréat en trois ans au Concours général ne pensa-t-il pas à l'École Normale où il aurait trouvé les traces toutes fraîches de son frère Salomon ? Ce n'est évidemment pas la difficulté de l'examen qui l'arrêta. Cette difficulté n'en pouvait être une pour lui. Je verrais là plutôt l'effet d'une secrète délicatesse qui lui faisait fuir l'ombre même d'une compétition de carrière avec son aîné. Ne fut-ce pas une cause analogue qui, bien des années après, retarda son entrée à l'Institut et finalement lui persuada de se contenter, en 1909, d'un siège de membre libre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, lui qui n'avait

rien à envier aux titres de ses plus illustres confrères ? Il était fait pour les disciplines intellectuelles qui régissent le séminaire laïque de la rue d'Ulm. Il n'eût même pas été peut-être de ces normaliens qui, à peine munis de leurs diplômes, ne voient d'espace pour leurs ambitions que hors du giron de l'auguste Mère Université. Car il aimait le professorat. Il l'a bien prouvé non seulement en faisant sur les sujets les plus divers des conférences à Paris et dans toutes les capitales du monde civilisé, mais en saisissant, dès qu'il le put, l'occasion de professer, dans une suite de cours libres à la Sorbonne, l'histoire et la philologie grecques, et enfin par la joie qu'il éprouva, en 1924, lorsqu'après la mort d'Ernest Babelon, son collaborateur pour le *Recueil général des Monnaies d'Asie-Mineure*, il lui succéda dans la chaire de Numismatique ancienne au Collège de France.

Toujours est-il qu'une fois accomplie l'année de service militaire qu'il fit dans l'artillerie, il alla s'asseoir sur les banes de l'École de Droit et poussa ses études jusqu'au doctorat. Sa thèse, qui fut très appréciée, avait pour sujet *l'État de siège* (1885). Cela ne l'empêchait pas de conquérir, quelques années après, le titre de docteur ès-lettres avec une thèse sur *Mithridate Eupator*, qui reste encore aujourd'hui l'ouvrage fondamental sur cette période de l'histoire.

Son inclination la plus profonde et la plus forte le porte vers la littérature, la pensée, les arts, les institutions et l'histoire de la Grèce antique. Il s'y livre désormais avec une ardeur suivie. Successivement il publie en 1895 la première traduction française de la *République des Athéniens* d'Aristote, en 1898, celle des poèmes de Bacchylide (en collaboration avec M. Eugène d'Eichthal). Fort de sa double compétence de juriste et d'helléniste, il entreprend, avec Dareste et Haussoullier, et mène à bonne fin en huit ans un vaste travail sur les *Inscriptions juridiques grecques* (1890-98). Plus tard il publie, avec M. Seymour de Ricci, un volume des papyrus grecs acquis par lui en Égypte (1905).

A Sidon, Hamdi bey, directeur des Beaux-Arts de l'Empire ottoman, avait découvert de beaux sarcophages grecs, dont deux surtout, celui des *Plenreuses* et celui dit d'*Alexandre*, devinrent immédiatement célèbres. La publication somptueuse qui en fut faite (1892-96) porte les noms d'Hamdi bey et de Théodore Reinach. Il n'est pas difficile de reconnaître à qui revient le mérite de la savante étude critique qui accompagne la description des planches.

Lorsque les fouilles de Delphes, dirigées par Homolle, amenèrent au jour des documents curieux et inattendus, les hymnes musicaux en l'honneur d'Apollon, les meilleurs érudits se trouvèrent assez en peine. C'est que, pour déchiffrer et expliquer un texte d'une espèce si rare, il fallait, non seulement un épigraphiste et un philologue, mais un musicien, et qui fût

un érudit dans son art. La transcription et le commentaire que nous devons à Théodore Reinach (1894-96) méritent une place d'honneur dans sa production de savant si abondante et si variée. Ce qu'il fit, avec tant de sagacité et d'ingéniosité, il était à peu près le seul à pouvoir le faire. C'est un des points culminants de sa carrière. Son nom doit rester attaché à cette découverte, une des plus précieuses que l'archéologie de la Grèce ait faites dans ces cinquante dernières années.

La musique, sous toutes ses formes, resta au premier plan de ses préoccupations. Il y revint toujours avec prédilection. En 1900, il publiait avec le grand helléniste Henri Weil, son maître, une édition et une traduction française du traité de Plutarque sur la *Musique*. Un livre intitulé la *Musique grecque* fut un de ses derniers ouvrages importants (1926). Enfin il se fit lui-même, en tant que poète, le collaborateur de deux musiciens, ses amis : Roussel, pour qui, en cette même année 1926, il composa le livret de la *Naissance de la Lyre*, d'après le drame retrouvé de Sophocle ; Maurice Emmanuel pour qui, peu après, il écrivit le poème *Salamine*, d'après les *Perses* d'Eschyle. Ces deux drames lyriques étaient destinés à l'Opéra ; le premier a déjà subi l'épreuve de la scène ; le second attend son heure, qui semble prochaine.

On a remarqué certaines affinités entre le génie musical et le génie mathématique. Théodore Reinach fournirait au besoin son exemple à l'appui de cette thèse. Cet helléniste qui était un musicien n'oublia jamais la science qu'il avait pratiquée avec plaisir et succès au collège. Reverra-t-on jamais un jeune docteur en droit capable de percer les mystères de la musique grecque et qui, l'année même où il achève un ouvrage elucidant l'histoire de Mithridate Eupator, publie dans une revue spéciale une démonstration inédite du théorème de Pythagore¹ ? Il ne perdit jamais le contact avec la science mathématique : témoin, entre autres, son mémoire sur Archimède.

J'ai dit que, lorsqu'une satisfaction tardive fut donnée à ses goûts pour l'enseignement, c'est une chaire de numismatique qu'il vint occuper au Collège de France. Cette branche de l'archéologie l'avait attiré de bonne heure et relint toujours son attention. Toute une part de son activité s'y rattache et ce n'est pas celle à laquelle il tenait le moins. Elle aurait suffi à remplir avec honneur une carrière de grand érudit. Ceux qui font autorité dans la science des monnaies sont le plus souvent des spécialistes qui ne se

1. *Journal de Mathématiques élémentaires*, t. XIV, p. 156. Étant loin de posséder des connaissances universelles, c'est à M. Salomon Reinach que j'emprunte cette indication, ainsi d'ailleurs que la plupart des précisions que l'on trouvera dans cette notice.

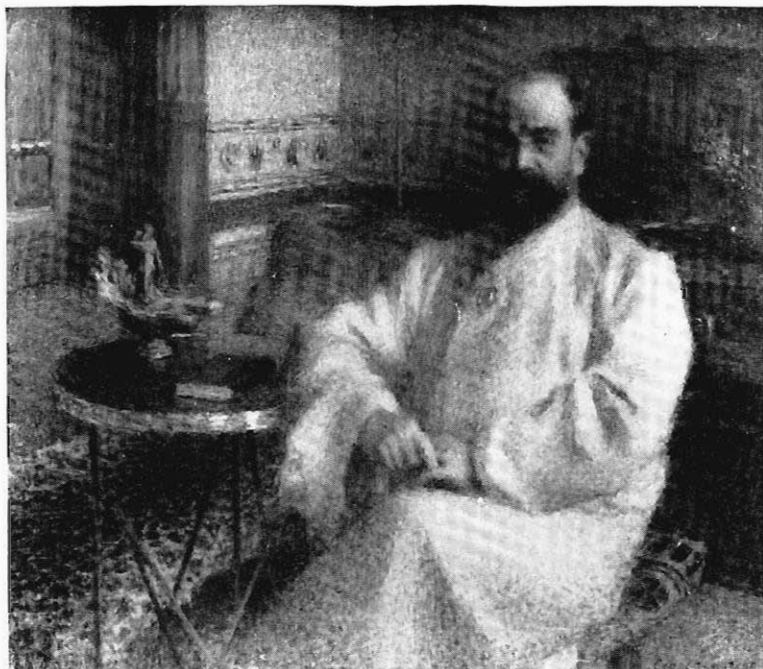
soucient guère de rien en dehors de leur spécialité. Aucun d'eux n'appliqua plus de minutie ou de sûreté que Théodore Reinach au détail de ses travaux. Nous voyons là un des traits marquants de la physionomie de notre savant. Alors que spécialisation est presque toujours synonyme d'exclusivisme, il y a en lui plusieurs spécialistes dont chacun égale ou surpasse les plus qualifiés de ses confrères en spécialité. Mais cela ne diminue en rien son aptitude à ces vues générales, à ces vastes entreprises qui exigent des facultés toutes différentes, presque contraires. Dans la numismatique et ailleurs, il sut maintes fois faire preuve de ce double don. Voyez, par exemple, ces *Trois Royaumes de l'Asie-Mineure* qui, en 1898, lui valurent l'amitié de Waddington, un des maîtres de la numismatique, et qui montrent tout ce qu'une intelligente interprétation des monnaies peut donner à la grande histoire. C'est dans le même esprit que fut conçu un peu plus tard le recueil intitulé *L'Histoire par les Monnaies* (1902). J'ai déjà cité le *Recueil général des Monnaies d'Asie-Mineure*, qu'il avait commencé avec Ernest Babelon. Après la mort de son collaborateur, il le continua avec son confrère M. Adrien Blanchet ; mais lui-même est mort avant d'achever ce monument de la science numismatique.

Théodore Reinach n'était pas de ceux qui, sous prétexte d'idées modernes ou d'élégances mondaines, affectent d'oublier le sang et les traditions de leurs pères. Il y était fort attaché ; il a voulu par ses talents d'historien et d'érudit leur faire honneur et les servir. Dès 1884, à vingt-quatre ans, il publiait une *Histoire des Israélites* : on en a fait depuis plusieurs rééditions. En 1895, paraissait un répertoire qui n'avait pas encore été fait et qui est un très précieux instrument de travail mis à la disposition des historiens : *Recueil de textes grecs et romains relatifs au judaïsme*. Entre temps, prenant le même sujet sous des angles un peu différents, il écrit l'article *Juifs* dans la *Grande Encyclopédie* et l'article *Judaei* dans le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*. Enfin un travail considérable achève de lui assurer la reconnaissance durable des judaïsants : ce travail, une grande édition savante de *Josèphe* pour laquelle il avait l'assistance de plusieurs collaborateurs, demeure malheureusement inachevé.

Ce directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* et de *Beaux-Arts*, dirigeait aussi la *Revue des Études grecques*. Il fut député de la Savoie de 1906 à 1914 et prit une part active aux actes du Parlement où se trouvaient engagés les intérêts des lettres, des arts et des sciences. Pendant la guerre, il avait repris du service comme chef d'escadron d'artillerie territoriale ; devenu lieutenant-colonel, il fut chargé en 1918, d'une mission de propagande aux États-Unis.

Dans sa vie si bien remplie, mais trop tôt interrompue, la Grèce, au

milieu de tant d'énergies diverses, demeure le foyer de grande polarisation. En marge de son œuvre de savant, deux actes témoignent de cette prédilection. A Beaulieu, dans un site admirable qui nous fait comprendre comment les navigateurs phocéens eurent retrouver toutes les beautés du sol natal en abordant aux côtes de notre Provence, il avait fait construire une « villa grecque » qui est un modèle de reconstitution archéologique. Rien dans le plan, la décoration ni l'ameublement n'y fut laissé au hasard. Rien cepen-



PORTRAIT DE THÉODORE REINACH
 PEINT PAR M. ERNEST LAURENT DANS LA VILLA KÉRYLOS
 (Collection Théodore Reinach.)

dant n'y sent la sécheresse du pastiche. Elle s'accorde si merveilleusement avec les lignes du paysage qu'on croirait qu'elle a toujours été là depuis le temps de Protos et de Gyptis. Cette exceptionnelle réussite est due à l'amicale collaboration d'un helléniste impeccable et d'un architecte qui n'a pas beaucoup de rivaux pour la finesse de son intelligence : M. Emmanuel Pontremoli. Ce n'est pas sans raison que Théodore Reinach, lorsqu'il voulut un portrait qui ne fût pas seulement une image de sa personne physique, mais une évocation de son esprit et de ses goûts, pria Ernest Laurent de transporter son chevalet et ses pineaux à Beaulieu. Le plus psychologue de nos peintres était sans doute le seul capable de satisfaire aux exigences

d'un programme si complexe et de donner l'accent de la vie moderne à un homme qui lit ou médite, drapé dans un manteau grec, au milieu d'objets dont la forme et l'aspect remontent à deux mille ans. Le dernier geste de notre savant souligne les intentions de son hommage à la Grèce, mère de notre civilisation, de notre pensée et de nos arts. Son testament assure la durée de la belle villa « Kérylos » en la liant aux destinées de cet Institut de France dont l'une des missions est de maintenir dans notre pays la grande culture gréco-latine.

PAUL JAMOT

